

L'AFFAIRE DREYFUS A CARPENTRAS
AUTOUR D'UN ROMAN D'ARMAND LUNEL



L'ECHO DES CARRIERES doit, lui aussi, évoquer l'Affaire Dreyfus dont on rappelle dans toute la France le triste centenaire, et, en ce qui nous concerne, même si les événements spécifiques à notre Comtat datent, aujourd'hui, d'un peu moins de cent ans. Une place est réservée dans notre revue, à la grande figure de Bernard Lazare, comtadin par ses origines maternelles. Mais ici, aujourd'hui, il s'agit d'un épisode réel (pouvons-nous le qualifier d'historique? Pourquoi pas?). Il date d'Octobre 1899, il est peu connu, avec raison semble t-il, car, dans le déroulement si compliqué de l'Affaire et dans son épilogue, il n'aura eu qu'une minuscule influence, relégué au rang de fait divers : le séjour à Carpentras du Capitaine Dreyfus, et le banal témoignage du déchainement des passions hostiles qui l'accompagnaient. Dans ce récit, il nous faut maintenant, pas pour bien longtemps -que nos lecteurs se rassurent- demander aux Judéo-Comtadins de faire preuve d'un peu d'humilité. Carpentras rivalise à leurs yeux, avec Avignon : deux capitales! Mais au XIXème siècle, le nom de Carpentras, de cette Sous-Préfecture, à l'écart des grandes lignes de chemin de fer, était devenu l'emblème, le symbole de ces nombreuses villes de province, où il ne se passe plus rien, et dont les habitants se contentent d'une agréable médiocrité dans leur vie de tous les jours. Réputation durable, pour plus d'un siècle, au point qu'il y a quelques années, un Ministre des Finances, je crois, a voulu symboliquement, marquer sa sollicitude pour le modeste portefeuille boursier de la veuve de Carpentras. Et pourtant cette veuve mythique peut se glorifier d'une descendance active et entreprenante, en totale contradiction, par sa réussite agricole, par son ouverture à la Musique et au Théâtre, par la faveur que lui réservent les touristes, avec cette réputation par trop proverbiale. Quittons nos contemporains, revenons à nos ancêtres, acteurs réels du petit drame dont la mémoire, presque centenaire mérite d'être évoquée; ce modeste épisode, le repos à Carpentras, au sortir du bagne, de l'infortuné, à peine grâcié, passe presque inaperçu dans la vie tourmentée du Capitaine Dreyfus. Mais d'autre part, c'est bien cet épisode, qui, un quart de siècle plus tard, sera à l'origine d'une vocation littéraire et artistique toute consacrée au passé Judéo-comtadin, celle d'Armand Lunel.

Deux protagonistes y furent mêlés, et si, manipulés par les antidreyfusards, les garnements carpentrassiens de l'époque les avaient choisis pour cibles, ce n'était pas le fait du hasard : ces notables étaient représentatifs de la communauté des anciens Juifs du Pape. Ils avaient l'un et l'autre des personnalités attachantes. Le moins connu des deux est, pour nous,

Joseph Valabrègue; souhaitons qu'un de ses descendants nous le fasse mieux connaître. Il fut très entreprenant dans le négoce textile, on le disait "le roi de la garance", mais sa confiance dans cette teinture végétale lui fut fatale. Lorsqu'on eut recours aux colorants chimiques pour teindre en rouge les pantalons des troupiers, Joseph Valabrègue fut entièrement ruiné. Il avait épousé, un peu avant la guerre de 1870, la soeur aînée d'Alfred Dreyfus et il possédait à Carpentras une belle villa. Existe-t-elle toujours? Armand Lunel, dans son roman, donne l'impression au lecteur que la boutique de draps Valabrègue était située vis-à-vis, toute proche, de la boutique de draps Lunel. Mais en réalité, les anciens carpentrassiens le savent bien, si on considère que la Place aux Oies forme un carré, la boutique Lunel occupait l'emplacement où se trouve la grande Poste, et la boutique Valabrègue occupait l'angle opposé.

La personnalité d'Albert Lunel nous est beaucoup plus familière grâce aux écrits de son petit-fils, qu'il s'agisse de l'oeuvre romancée où le lecteur rencontre le personnage d'Abranet et de sa femme Mamette (Nancy Gomès, née à Nîmes) ou bien de nombreux récits de souvenirs (*) où l'écrivain s'acquitte de la dette qu'il a contractée envers son grand-père maternel. Dette intellectuelle, par la transmission d'un passé lointain ou proche, dette littéraire, celle d'une vocation de romancier. L'ouvrage d'Armand Lunel, NICOLO PECCAVI OU L'AFFAIRE DREYFUS A CARPENTRAS, a reçu, en 1926, le prix Théophraste Renaudot décerné alors pour la première fois. Cinquante ans après, profitant d'une réédition (**), l'auteur se plaisait à livrer aux lecteurs, dans une longue préface, le récit de la genèse du roman.

Témoin, victime aussi, du séjour du Capitaine chez les Valabrègue, Albert Lunel, sur la demande pressante de son ami Blavet, rédacteur au Figaro, s'était chargé de lui fournir les éléments d'une chronique carpentrassienne.

Les matériaux à mettre en forme ne me manquèrent pas. L'amorce et la base historique de mon inspiration, je les tenais au bout de ma plume dans mes souvenirs enfantins des nuits de septembre 1899 quand je n'avais encore que sept ans et que j'étais en vacances chez mes grands-parents à Carpentras; et voilà que sur les huit heures du soir, opération évidemment inaccoutumée, un homme de confiance avait la charge de couvrir au moyen de panneaux de sûreté toutes les vitrines du magasin, tandis que de l'autre côté de la Place aux Oies prenait les mêmes précautions que l'emballeur d'Abraham Lunel l'emballeur de notre ami Joseph Valabrègue; et moi dans mon inconscience et ma curiosité puériles je redescendais furtivement au magasin afin d'entendre et d'entrevoir à travers la jointure des panneaux la scène que comme la veille une bande de mauvais garnements jouait sur la place: leurs cris qui scandaient « A bas les Juifs! » en même temps que l'éclair et l'explosion des serpenteaux qu'ils lançaient sur les devantures Lunel et Valabrègue. J'avais un peu peur.

D'en haut on me rappelait: « Remonte! Ce n'est pas de ton âge; et pour nous c'est bien assez triste comme ça. » Au loin se répercutait une dernière cascade d' « A bas les Juifs! » Pourquoi? Je ne comprenais pas; et comment aurais-je pu me douter qu'un capitaine Alfred

Dreyfus à son retour de l'Île du Diable était en train de comparaître devant le Conseil de Guerre de Rennes?

Des pièces importantes pour tisser la trame. Et puis dans mes archives héritées de mon grand-père Abranet les journaux de l'époque; "La Vérité sur l'Affaire Dreyfus" par Bernard Lazare; le numéro de "La Vie Illustrée" du 6 octobre 1899 avec les photos de Dreyfus gracié et dans l'attente de sa réhabilitation, venu chercher isolement et repos dans la villa de son beau-frère Valabrègue; les télégrammes que mon grand-père recevait de son bon camarade de collègue Blavet, rédacteur au Figaro lui demandant de l'aviser par dépêche s'il était exact, comme le bruit en courait à la rédaction, que Dreyfus était gravement malade ou qu'il allait quitter Carpentras pour Paris; et prompt à rétablir humoristiquement la vérité Abranet lui répondit tantôt: - Dreyfus a fumé une pipe. - tantôt: - Dreyfus a bu une bouteille de bière.

(Préface Ed. Folio pp 10/11)

Ces précisions éclairent les allusions plus cryptiques qu'on trouve dans le texte du roman, et dont on lira ci-dessous quelques lignes. Autour du fait divers, tout un drame imaginaire va se déclencher : celui du personnage presque imaginaire de Nicolo Peccavi. Mais le titre complet du roman nous rappelle qu'il s'agit bien de l'Affaire Dreyfus, et qu'il s'agit bien de Carpentras.

Certes, dans notre petit coin, nous n'avions pas à nous plaindre, nous avons été favorisés: des faits divers, emmanchés les uns aux autres en péripéties aussi douloureuses qu'insensées, étaient devenus peu à peu, comme un feuilleton quotidien au dénouement toujours reculé, l'unique aliment de notre vie; et tout le monde sait que notre voisin M. V... est le beaufrère de Dreyfus. L'Affaire touche donc la communauté par alliance, si bien que nous avons eu, jusque dans les manifestations antisémites sur la place (où la maison V... et la nôtre se regardent de chaque côté comme les pendants de la même garniture), un petit goût purement vauclusien de l'Affaire, son frisson judéo-comtadin. Mais il s'agit bien de tout cela! maintenant que notre porte, depuis longtemps ébranlée par les bruits du dehors, en s'ouvrant à Nicolo-Peccavi vient de céder mystérieusement à l'aventure. Ah! comme mon grand-père avait raison de ne point vouloir d'abord le laisser entrer! Que n'a-t-il lutté jusqu'à l'aube avec lui, tel Jacob avec son démon! Au moins nous aurions continué à avoir la paix chez nous. Mais non, il lui a fallu tout d'un coup se rendre à d'incompréhensibles paroles - et comme elle nous paraît loin désormais, l'Affaire même, depuis que cet étrange Nicolo en a démasqué si véhémentement un chapitre à part, devant nous, que c'est une autre histoire qui se révèle, un nouveau roman où peut-être à notre tour nous allons être entraînés, et d'autant plus romanesque qu'il se resserre dans le cadre étroit où nous vivons, non plus l'Affaire Dreyfus tout court enfin, non... mais Nicolo-Peccavi ou l'Affaire Dreyfus à Carpentras...

Georges JESSULA

(*) voir LES CHEMINS DE MON JUDAISME Harmattan éd. 1993

(**) Editions Folio ; disponible en librairie.